

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

Progrès et rêves scientifiques

Corpus : La figure du savant

Les différents textes proposés ici nous présentent des figures de savants, chercheurs, médecins, ingénieurs, qui sont tous habités par le désir de faire progresser la science, par la foi dans le progrès. S'il est toujours question dans ce groupement de volonté, d'effort, de persévérance, d'énergie prête à dépasser les différents obstacles qui se présentent dans la démarche scientifique, ces savants se distinguent néanmoins par les valeurs dans lesquelles s'inscrivent leurs recherches.

Dans le sillage du romantisme noir, certains s'avèrent inquiétants, animés qu'ils sont d'une forme d'hybris, d'un désir de dépasser toute limite, sans considération morale. D'autres au contraire, dans une époque marquée par le scientisme et le positivisme, ont foi dans le progrès, mais en en prenant en compte les conséquences technologiques et pratiques, en inscrivant la dimension morale et éthique dans leurs pratiques. Dans cette optique, on pourrait rapprocher ces deux types de savants des figures mythologiques de Prométhée et d'Héphaïstos.

Texte n°1

Je me trouvais en possession d'un pouvoir si étonnant que j'hésitai longtemps sur la manière de l'employer. J'étais désormais en mesure d'animer la matière ; mais préparer un corps susceptible de la recevoir, un organisme avec ses réseaux délicats de fibres, de muscles et de veines, demeurait toujours une œuvre d'une difficulté impensable. Je m'interrogeai pour savoir s'il me fallait tenter de créer un être semblable à moi-même ou un organisme plus simple. Mon imagination avait cependant été trop exaltée par mon premier succès pour m'autoriser à douter de ma capacité à dispenser la vie à un animal aussi complexe et prodigieux que l'homme. Les matériaux dont je disposais à l'époque ne paraissaient pas appropriés à la réalisation d'une entreprise aussi ardue ; pourtant, à aucun moment, je ne doutai de ma réussite finale. Je me préparai à affronter une multitude de revers ; mes travaux risquaient de se solder à chaque fois par un échec et mon œuvre de ne jamais atteindre la perfection. Il me suffisait néanmoins de songer aux progrès qu'enregistraient tous les jours la science et la mécanique pour reprendre espoir et me dire que mes tentatives annuelles poseraient au moins les fondements de succès futurs. En outre, l'ampleur et la complexité de ma tâche m'apparaissaient comme des preuves de son caractère utopique. C'est dans cet état d'esprit que j'entrepris de créer un être humain. (...)

Nul n'imaginera la diversité des sentiments qui m'incitaient à aller de l'avant, tel un ouragan, porté par l'enthousiasme du premier succès. La vie et la mort étaient à mes yeux des limites idéales qu'il me faudrait tout d'abord franchir pour déverser un torrent de lumière dans les ténèbres de notre monde. Une nouvelle espèce me vénérerait comme son créateur ; d'innombrables natures heureuses et généreuses me devraient l'existence. Nul père ne mériterait la gratitude de son enfant aussi pleinement que moi. Poursuivant ses réflexions, je songeai que s'il m'était possible d'animer la matière inerte, je devrais parvenir

avec le temps (je sais aujourd'hui que c'était un leurre) à rendre la vie à un corps que la mort avait apparemment condamné à la putréfaction.

Ces pensées renforçaient mon courage, je me consacrais avec une ardeur incessante à mon entreprise. L'étude avait rendu ma peau blême, et la réclusion les traits de mon visage émaciés. Il m'arrivait d'échouer même où je me croyais au seuil de la certitude, je ne perdais cependant jamais l'espoir que le lendemain ou le surlendemain ne concrétise mon rêve. La lune éclairait mes efforts nocturnes tandis que, brûlant d'impatience et de ferveur, je traquais la nature jusque dans ses replis les plus intimes. Qui concevra l'horreur de mes travaux les plus occultes ; je pataugeais sur un sol détrempé au milieu des tombes profanées, je torturais des animaux vivants pour animer l'argile inerte. Le souvenir de ces heures fait aujourd'hui trembler mes membres et me mouille les yeux, mais alors un élan irrésistible et presque frénétique me poussait de l'avant. J'avais, dans ma quête, perdu et mon âme et ma sensibilité.

Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Folio plus, éditions Gallimard, 1997.

Texte n°2

L'après-midi était déjà fort avancé lorsque Mr Utterson se présenta à la porte du Dr Jekyll. Poole l'introduisit sur le champ. Il lui fit traverser les cuisines, puis une cour qui jadis avait été un jardin, et le conduisit au bâtiment qu'on appelait indifféremment le laboratoire ou la salle de dissection. Le docteur avait racheté la maison aux héritiers d'un chirurgien de renom et, comme ses goûts le portaient davantage vers la chimie que vers l'anatomie, il avait affecté à d'autres fonctions le corps de logis au fond du jardin. C'était la première fois que le notaire était reçu par son ami dans cette partie-là de sa demeure, aussi fut-ce avec curiosité qu'il examina cet ensemble aveugle et défraîchi, et non sans une sensation d'inquiétante étrangeté qu'il traversa l'amphithéâtre autrefois bondé d'étudiants enthousiastes, n'offrant plus aujourd'hui qu'un lugubre et silencieux spectacle, avec ses tables remplies de cornues et d'éprouvettes, ce plancher jonché de caisses et de paille d'emballage, et cette lumière du dehors qui filtrait par la coupole embrumée. Tout au fond, un escalier aboutissait à une porte capitonnée de rouge, et c'est par là que Mr Utterson fut enfin admis dans le cabinet du docteur. C'était une pièce spacieuse, garnie de vitrines, et meublée, entre autres choses, d'un grand miroir sur pied et d'une table de travail. Elle avait vue sur la cour par trois fenêtres poussiéreuses grillagées de fer. Le feu brûlait dans l'âtre ; une lampe était allumée sur le rebord de la cheminée car le brouillard épais commençait même à envahir l'intérieur des maisons ; c'est là, réfugié tout contre la flamme, qu'était assis le Dr Jekyll, pâle à faire peur. Sans se lever pour accueillir son visiteur, il lui tendit une main glacée et lui souhaita la bienvenue d'une voix altérée.

Robert Louis Stevenson, *L'Étrange cas du Dr Jekyll et Mr Hyde*, 1886.

Texte n°3

Cyrus Smith, originaire du Massachusetts, était un ingénieur, un savant de premier ordre, auquel le gouvernement de l'Union avait confié, pendant la guerre, la direction des chemins de fer, dont le rôle stratégique fut si considérable. Véritable Américain du Nord, maigre, osseux, efflanqué, âgé de quarante-cinq ans environ, il grisonnait déjà par ses cheveux rares et par sa barbe, dont il ne conservait qu'une épaisse moustache. Il avait une de ces belles têtes « numismatiques » qui semblent faites pour être frappées en médailles, les yeux ardents, la bouche sérieuse, la physionomie d'un savant de l'école militante. C'était un de ses ingénieurs qui ont voulu commencer par manier le marteau et le pic, comme ces généraux qui ont voulu débiter de simples soldats. Aussi, en même temps que l'ingéniosité de l'esprit,

Retrouvez Éduscol sur



possédait-il la suprême habileté de la main. Ses muscles présentaient de remarquables symptômes de tonicité. Véritable homme d'action en même temps qu'homme de pensée, il agissait sans effort, sous l'influence d'une large expansion vitale, ayant cette persistance vivace qui défie toute mauvaise chance. Très instruit, très pratique, « très débrouillard », pour employer un mot de la langue militaire française, c'était un tempérament superbe, car, tout en restant maître de lui, quelles que fussent les circonstances, il remplissait au plus haut degré ces trois conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine : activité d'esprit et de corps, impétuosité des désirs, puissance de la volonté. Et sa devise aurait pu être celle de Guillaume d'Orange au XVIIe siècle : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1874.

Texte n°4

En haut, dans sa chambre, le docteur Pascal travaillait avec une sérénité de joie parfaite. Il n'avait guère exercé la médecine que pendant une douzaine d'années, depuis son retour de Paris, jusqu'au jour où il était venu se retirer à la Souleïade. Satisfait des cent et quelques mille francs qu'il avait gagnés et placés sagement, il ne s'était plus guère consacré qu'à ses études favorites, gardant simplement une clientèle d'amis, ne refusant pas d'aller au chevet d'un malade, sans jamais envoyer sa note. Quand on le payait, il jetait l'argent au fond d'un tiroir de son secrétaire, il regardait cela comme de l'argent de poche, pour ses expériences et ses caprices, en dehors de ses rentes dont le chiffre lui suffisait. Et il se moquait de la mauvaise réputation d'étrangeté que ses affaires lui avaient faite, il n'était heureux qu'au milieu de ses recherches, sur les sujets qui le passionnaient. C'est pour beaucoup une surprise de voir que ce savant, avec ses parties de génie gâtées par une imagination trop vive fût resté à Plassans, cette ville perdue, qui semblait ne devoir lui offrir aucun des outils nécessaires. Mais il expliquait très bien les commodités qu'il y avait découvertes, d'abord une retraite de grand calme, ensuite un terrain insoupçonné d'enquête continue, au point de vue des faits de l'hérédité, son étude préférée, dans ce coin de province où il connaissait chaque famille, où il pouvait suivre les phénomènes tenus secrets, pendant deux ou trois générations. D'autre part, il était voisin de la mer, il y était allé, presque à chaque belle saison, étudier la vie, le pullulement infini où elle naît et se propage, au fond des vastes eaux. Et il y avait enfin, à l'hôpital de Plassans, une salle de dissection, qu'il était presque le seul à fréquenter, une grande salle claire et tranquille, dans laquelle, depuis plus de vingt ans, tous les corps non réclamés étaient passés sous son scalpel. Très modeste d'ailleurs, d'une timidité longtemps ombrageuse, il lui avait suffi de rester en correspondance avec ses anciens professeurs et quelques amis nouveaux, au sujet des très remarquables mémoires qu'il envoyait parfois à l'Académie de médecine. Toute ambition militante lui manquait.

Zola, *Le Docteur Pascal*, 1893.

Texte n°5

Sa vocation ... depuis l'âge de quinze ans, la médecine n'avait pas cessé d'exercer sur une attraction singulière. Encore maintenant, il admettait comme un dogme que la science médicale était l'aboutissement de tout l'effort intellectuel, et constituait le plus clair profit de vingt siècles de tâtonnements dans toutes les voies de la connaissance, le plus riche domaine ouvert au génie de l'homme. Science illimitée dans son étude spéculative et néanmoins enracinée dans la plus concrète réalité, en contact direct et constant avec l'être humain. A cela, il tenait particulièrement. Jamais il n'aurait consenti à s'enfermer dans un laboratoire, à limiter son observation au champ du microscope : il aimait ce corps à corps perpétuel du médecin avec la multiforme réalité. (...)

Retrouvez Éduscol sur



Sa pensée franchit une sorte d'espace obscur qui était la mort de son père ; au-delà, le chemin redevenait lumineux. Entre deux bouffées de cigarette, il envisagea cette mort tout autrement que d'habitude, sans appréhension aucune, sans tristesse ; au contraire, comme une délivrance nécessaire, attendue, comme un élargissement de l'horizon et l'une des conditions de son essor. Cent possibilités nouvelles s'offraient à lui. « Il s'agira de faire aussitôt un choix parmi la clientèle... Se réserver des loisirs... Et puis, un aide à demeure, pour les recherches. Peut-être même un secrétaire ; pas un collaborateur, non, un garçon jeune, une intelligence ouverte à tout, que je dresserai, qui me débarrasserait de mes besognes... Et moi je pourrais travailler dur... M'acharner... découvrir du neuf... Ah oui, je suis sûr de faire de grandes choses !... » Sur sa lèvre se joua une ébauche de sourire, reflet intérieur de cet optimisme qui le dilatait.

Tout à coup, il jeta sa cigarette et s'arrêta, songeur. « N'est-ce pas étrange, si l'on y pense ? Ce sens moral que j'ai expulsé de ma vie, et dont je me sentais, il n'y a pas une heure, radicalement affranchi, voilà que je viens de le retrouver en moi, brusquement ! Et non pas réfugié dans quelque repli obscur et inexploré de ma conscience ! Non ! Epanoui, au contraire, solide, indéracinable, s'étalant à la place principale, en plein centre de mon énergie et de mon activité : au cœur de ma vie professionnelle ! Car il ne s'agit pas de jouer sur les mots : comme médecin, comme savant, j'ai un sens de la droiture absolument inflexible ; et, sur ce point-là, je crois bien pouvoir dire que je ne transigerai jamais... comment concilier tout ça ?... Bah », se dit-il, « pourquoi toujours vouloir concilier » ? En fait, il y renonça vite, et, cessant de penser avec précision, il s'abandonna lâchement au bien-être, mêlé de fatigue, qui peu à peu l'engourdissait. ».

Roger Martin du Gard, *La Consultation*, Les Thibault, 1928.